

XII

La lettre de Pauline de Valserrès n'exagérait rien.

M. de Valserrès était, en effet, parti pour Londres, en proie à une vive agitation.

Ainsi qu'il l'avait dit à son gendre futur, le banquier jouait le jeu des millions avec une grande hardiesse.

Les tranquilles opérations de la banque classique n'allaient point à sa nature fougueuse, et la guerre d'Amérique lui avait fourni l'occasion d'entreprendre, de concert avec deux grandes maisons de banque anglaises, de vastes opérations qui, si elles réussissaient, devaient quintupler sa fortune. Ces deux maisons, dont l'une était à Liverpool, l'autre à Dublin, avaient à Paris, auprès de M. de Valserrès, un représentant unique, de même que le banquier en avait un auprès d'elles. Or, le matin même de ce jour, le banquier avait reçu un télégramme qui lui annonçait qu'une traite considérable lui serait présentée par le représentant de ses correspondants anglais.

À midi, le fondé de pouvoirs avait demandé et reçu neuf cent mille francs.

À six heures du soir, le banquier apprenait la faillite de ses associés.

Il était donc parti avec l'espérance de rejoindre le misérable qui avait ainsi dégarni sa caisse.

L'avait-il retrouvé ?

C'était peu probable. Depuis quatre jours qu'il était parti, M. de Valserrès n'avait pas écrit un seul mot à sa fille.

Comme on le pense bien, le baron Paul Morgan, en recevant la lettre de sa fiancée, n'avait pas perdu une minute, et bien qu'il fût à peine six heures du matin, il envoya chercher une voiture et dit au cocher :

—Mène-moi à Auteuil ; cent sous de pourboire, si tu marches bien.

Le cocher crut avoir affaire à un prince indien, et il le mena d'un train d'enfer.

Il y avait longtemps que Pauline, après une nuit sans sommeil, avait ouvert sa fenêtre quand il parut.

—Mon ami, lui dit-elle, il est arrivé malheur à mon père, cela est certain ; peut-être est-il malade..... peut-être.....

Elle s'arrêta frissonnante, n'osant achever.

—Voulez-vous que je parte pour Londres ? dit vivement le baron.

—Vous feriez cela ? s'écria la jeune fille.

—Enfant, répondit-il, votre père n'est-il pas le mien à présent ?

Cependant le baron ne partit pas sur-le-champ, il passa la matinée toute entière auprès de Pauline.

Ils attendaient le courrier de Londres, qui arrive ordinairement à midi ; et Pauline qui, parfois, se reprenait à respirer, disait :

—Mon père arrivera peut-être aujourd'hui. Il n'aura pas eu le temps de m'écrire.

—Point de nouvelles, bonnes nouvelles, disait Paul, qui ne pensait pas, hélas ! un mot de ce proverbe et que de sombres pressentiments continuaient à assaillir.

Midi arriva : le facteur n'apporta aucune lettre, on ne vit point venir l'homme du télégraphe ; et Pauline se sentit reprise par le désespoir.

Elle était si triste et si touchante en sa douleur, qu'auprès d'elle le baron avait tout oublié, même le serment qu'il avait fait à son oncle mourant.

—Mon ami, disait mademoiselle de Valserrès, partez, je vous en supplie... ramenez-moi mon père.

Le caissier de M. de Valserrès, qui avait la signature de la maison, était venu tous les jours deux fois, et pas plus que Pauline, il n'avait reçu la moindre nouvelle du banquier.

Le baron quitta la jeune fille en lui disant :

—Je prendrai l'express de sept heures ; demain matin, je serai à Londres et je vous enverrai sur-le-champ une dépêche.

Pauline se jeta à son cou.

—Ah ! dit-elle avec un élan d'enthousiasme et d'affection, vous êtes bien l'homme que j'avais rêvé.

Le baron partit.

Il ne s'agissait plus pour lui d'aller à pied par les petits sentiers qui grimpent de la rue de la Source à la rue de l'Assomption, de cheminer lentement en caressant son rêve d'amour. Il s'agissait de regagner Paris au plus vite, de faire à la hâte quelques préparatifs et de partir sur-le-champ.

Ni le baron, ni Pauline n'avaient songé à faire atteler, ce qui eût été fort simple, car il y avait cinq chevaux dans les écuries de la villa.

Paul, en franchissant la grille, descendit la rue de La Fontaine, où on trouve des voitures de place.

Pour cela, au lieu de suivre son chemin habituel, il fallut qu'il se dirigeât tout d'abord vers la rue de la Croix.

Il prit donc machinalement ce chemin, ne se souvenant plus ou plutôt ne songeant pas qu'il allait passer devant cette maisonnette, à l'intérieur de laquelle, un soir, il avait aperçu Simon pleurant agenouillé au pied du lit de sa fille.

Ce ne fut que lorsqu'il fut à dix pas de distance qu'il reconnut le pauvre logis et s'arrêta brusquement.

La maisonnette, à demi cachée par la haie sur laquelle retombaient des grappes de lilas blanc et de chèvrefeuille, était silencieuse.

Le baron fut tenté d'abord de rebrousser chemin, et il serra convulsivement dans ses doigts une corne en corail qui pendait aux breloques de sa montre.

Oserait-il donc passer devant la maison du jettator, dont il ne pouvait plus nier la funeste puissance, car, depuis le jour où il l'avait vu pour la première fois, les malheurs semblaient s'entasser pour lui ?

Et cependant le baron ne prit pas la fuite.

Un autre sentiment que celui de la peur s'était tout à coup emparé de lui.

Un sentiment de curiosité triste et poignante ; et ce ne fut plus le visage sarcastique et douloureusement grimaçant de Simon le mendiant qui passa devant lui, mais bien cette figure pâle et touchante de la jeune fille à l'agonie.

Il lui sembla qu'il entendait encore cette voix si douce et si résignée qui disait :

—Ne pleure pas, père, ne pleure pas !...

La maison était silencieuse, le jardinet aussi ; la fenêtre, ouverte l'autre jour, était fermée....

Le baron sentit son cœur se serrer.

Depuis huit jours qu'il avait passé là, Dieu n'avait-il pas fait un ange du ciel de la pauvre poitrinaire ?

Et Paul Morgan, au lieu de rebrousser chemin, s'avança, et, se dressant sur la pointe du pied, il regarda par dessus la haie.

Alors tont son sang afflua à son cœur.

La jeune fille n'était pas morte.

Elle était dans le jardinet, assise sur un banc, exposée à un chaud rayon de soleil.

Elle était toujours pâle, toujours souffrante, mais il semblait qu'un peu de force lui fût revenu et que la jeunesse se cramponnât à la vie avec une vague espérance de triomphe.

M. Paul Morgan, caché derrière la haie, silencieux, immobile, retenant son haleine, se prit à contempler la pauvre enfant, dont le mal semblait avoir respecté la figure angélique.

Simon n'y était pas.

Si la fenêtre était fermée, la porte était ouverte, et il était facile de voir qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Que se passa-t-il alors dans l'esprit et le cœur du baron ?

Peut-être n'aurait-il pu le dire lui-même.

Mais il chercha la porte du jardinet qui était perdue dans la haie, mit la main sur le loquet et entra.

À sa vue, la jeune fille eut un mouvement d'effroi et se leva vivement.

Ne craignez rien, mademoiselle, dit le baron d'une voix émue ; ne craignez rien de moi... je suis un ami...